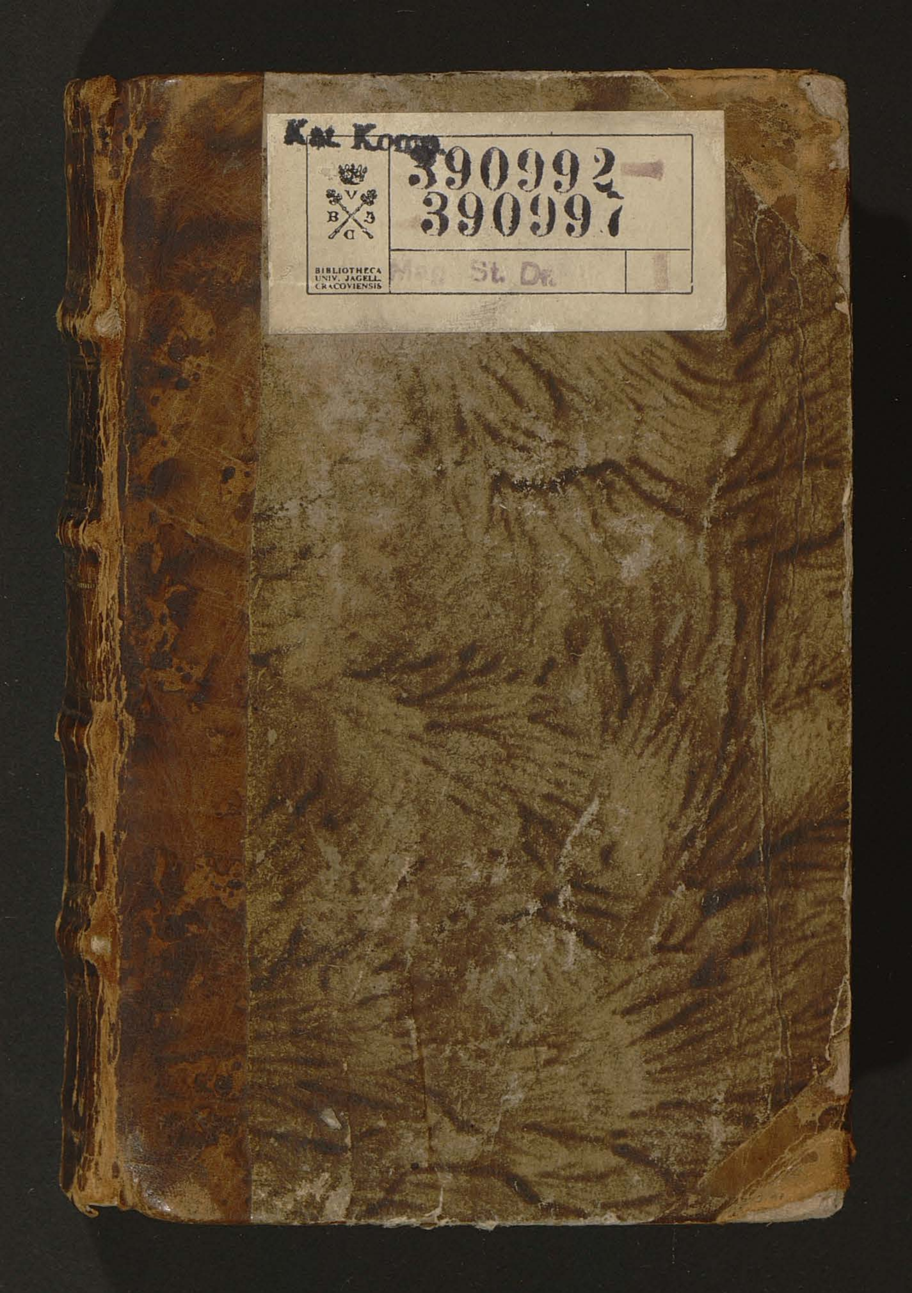

Kat. Komp.
390992
390997
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
Mag. St. Dr.


Mag. St. Dr.
V
B J
C
390992
390997

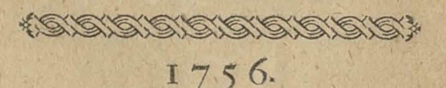
V

HISTOIRE DE NICOLAS I. ROI DU PARAGUAI, ET EMPEREUR DES MAMELUS.

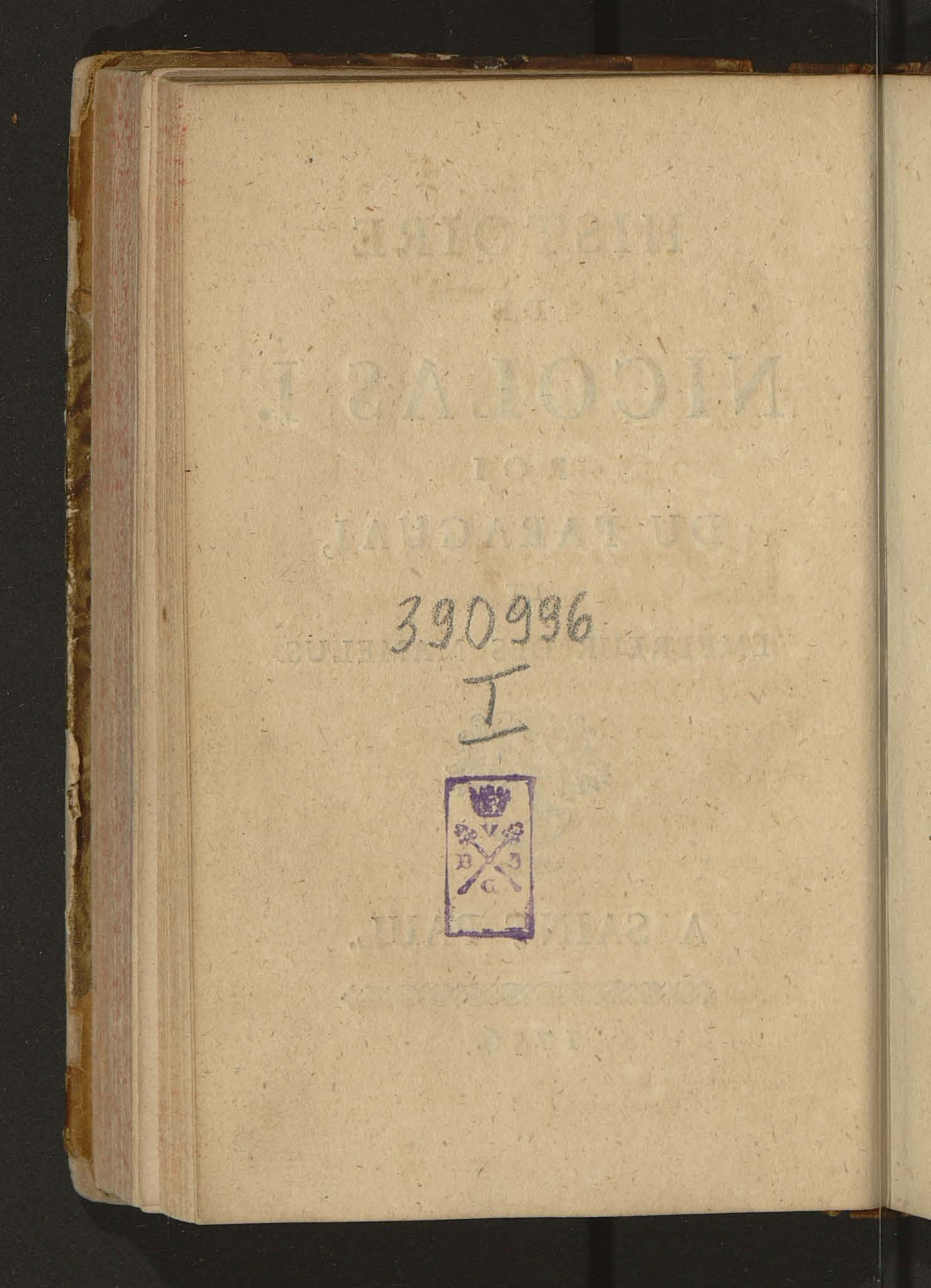
HISTOIRE
DE
NICOLAS I.
ROI
DU PARAGUAI,
ET
EMPEREUR DES MAMELUS.

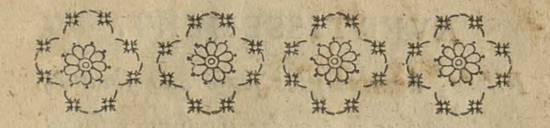


A SAINT PAUL.



1756.


390996
I

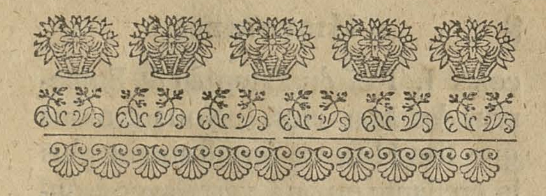


AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Je n'ignore pas les défauts de l'Hiſtoire que je préſente au public; on me les a aſſez montrés. J'aurois dû en faire enlever toutes les taches, répétitions de phraſes, négligence de ſtile, &c. J'ai crû devoir les y laiſſer. J'aurois même pû aiſément faire augmenter & embellir l'Ouvrage; mais j'ai compris qu'il me ſeroit plus utile, & plus agréable au Public de le donner tel que j'ai reçu. Un bon

Pilote, homme plus ſenſé que ſavant, l'a écrit ſur ce que des perſonnes ſages & inſtruites de cette affaire ſingulière lui en ont déclaré, & ſur ce qu'il en a vû lui-même. L'air marin & l'air même ſauvage que cette Hiſtoire a pris au-delà & ſur les mers où elle a été faite, ne peuvent que plaire aux Connoiſſeurs, & en aſſurer la vérité & mon gain.

Il eſt bon d'avertir encore que tout ce que les Gazettes publient au ſujet de Nicolas I. eſt abſolument faux & deſtitué de vraiſemblance, comme on le verra par cette Hiſtoire.



HISTOIRE
DE
NICOLAS I.
ROY
DU PARAGUAI,
ET
EMPEREUR DES MAMELUS.

DES Mémoires récemment arrivés du nouveau Monde, nous mettent à portée de faire connoître au Public le fameux Ni-

colas I. Roi du Paraguai & Empereur des Mamelus. Nous croions que ſon Hiſtoire ſera d'autant plus intereſſante qu'on y verra avec étonnement un homme ambitieux, né ſous une chaumiere, concevoir les projets les plus vaſtes, ſuivre un plan de conduite réfléchi, lequel feroit honneur aux Politiques les plus expérimentés, prévoir les inconvéniens ſans nombre qui s'opposoient à ſes deſſeins, analyſer le cœur de l'homme, le faire ſervir à ſa grandeur en le remuant par des reſſorts cachés, & s'élever comme inſenſiblement de l'état le plus abject, à la puiſſance ſuprême.

Cet Ouvrage ſervira encore à convaincre de la vérité de cette maxime : *Que les grands ſcélérats ſont presque toûjours des hommes de*

génie, & que tel qui périt ſur l'échafaut, ſeroit peut-être placé dans le Temple de l'Immortalité à côté des Héros amis de l'humanité & de la Patrie, ſi la vertu eût eu ſur ſon cœur l'empire que le crime y exerça. Quel Général d'armée, quel Miniſtre que Cromwel ! s'il n'eût point été un enthouſiaſte, & ſi ſa main, au lieu de flatter l'hydre de la rébellion, eût combattu pour la bonne cauſe. Tant d'autres audacieux dont le nom ſeul fait frémir aujourd'hui le bon citoien, ſeroient des modeles de courage & de fidélité, ſi le patriotiſme les eût inſpirés, & s'ils ne fuſſent pas ſortis des bornes du rigoureux devoir.

CHAPITRE PREMIER.

Naiſſance de Nicolas Roubiouni.

Nicolas Roubiouni nâquit en 1710 dans une petite Bourgade de l'Andalouſie, nommée Taratos. Son pere étoit un vieux Militaire qui parloit ſouvent des combats & des ſiéges où il s'étoit trouvé, & qui s'embaraſſoit très-peu de l'éducation de ſes enfans; auſſi devinrent-ils preſque tous le fléau & le tourment de ſa vieilleſſe. Nicolas entr'autres apporta en naiſſant les inclinations les plus perverſes & les plus corrompues. Au reſte comme es détails de ſon enfance n'ont rien qui ſoit digne de l'attention du Public, nous obſerverons qu'à l'âge de dix-huit ans aiant voulu aſſaſſiner

un particulier, il ſut obligé de ſortir de ſon pais natal, n'emportant de la maiſon paternelle que deux piſtolets & un bague d'un aſſez grand prix, laquelle appartenoit à ſa mere.



CHAPITRE II.

Filouteries de Roubiouni.

Ce fut à Séville que Roubiouni ſe refugia. A peine y fut-il arrivé, qu'il vendit la bague & les piſtolets que la néceſſité lui rendoit inutiles; car il falloit vivre, & il étoit dans cette Ville ſans aucune connoiſſance. Le peu d'argent que ce vol domeſtique lui avoit procuré, ne tarda pas à être mangé. Quand il ſe vit abſolument ſans reſſource, il fréquenta les Jeux publics & les Egliſes. Qui

croira que cela l'ait fait vivre durant près de quatre ans? Une chose lui réussissoit singulierement; c'est que dans les Caffés & dans les Jeux de Paulme il paioit de beaucoup d'effronterie, & que dans les Eglises il étoit hypocrite & très-adroit.

Cependant parvenu à l'âge de vingt-deux ans, Roubiouni qui avoit de la figure & un air modeste quand il vouloit se composer, crut devoir faire quelque chose. Il se sentit né pour figurer dans une grande Maison; car remarquez qu'il avoit toûjours cherché à vivre à son aise & sans rien faire. Il entra donc chez une dévote en qualité de laquais: cette dévote l'affectionnoit depuis longtems: elle l'avoit souvent vû dans les Eglises, & avoit été touchée de tant de piété soutenue par l'éclat de

la jeuneſſe & par la force de l'âge. On a ſçu depuis qu'une femme du commun s'étoit mêlée de cette intrigue, & qu'elle avoit fait ſouhaiter à Roubiouni de s'attacher au ſervice de Dona Maria Della Cupidita.

CHAPITRE III.

Roubiouni Laquais.

Il n'y avoit pas huit jours que Roubiouni étoit Laquais, qu'on s'appercevoit déjà qu'il étoit ſur un très-bon pied dans ſa nouvelle condition. Il n'obéiſſoit preſque point aux ordres de Dona Maria. Au contraire il prenoit un ton de maître dont on ne tarda pas à deviner la cauſe. La maiſon de la dévote devint bien-tôt le rendez-vous de tous les amis de

Roubiouni. Il leur donnoit insolemment des repas chez sa maîtresse; & qui plus est, la Dame Della Cupidita loin de le trouver mauvais, ordonnoit à son Cuisinier de faire ce que *Medelino* (car c'étoit son nouveau nom) jugeroit à propos de demander; qu'elle avoit ses raisons pour cela; que ce garçon n'étoit pas ce qu'il paroissoit; qu'en un mot telle étoit sa volonté, & qu'elle ne vouloit pas qu'on y trouvât à redire. Cependant la réputation de la bonne Dame en souffroit un peu. On trouvoit singulier dans le monde qu'une veuve de quarante ans eût tant de charité, & qu'un Laquais de vingt-deux ou vingt-trois ans exercât tant d'empire sur l'esprit d'une dévote. Enfin les choses allerent à un tel excès, qu'en 1733 un frere de Dona

Maria, Colonel d'un Régiment de Cavalerie, fut obligé de venir à Seville pour chaſſer ce malheureux, & faire ceſſer le ſcandale.

CHAPITRE IV.

Roubiouni Muletier.

Roubiouni forcé de quitter Séville, ſe refugia dans une Bourgade qui en eſt à 4 ou 5 lieuës. Il eſperoit de jour en jour que les Grenadiers rejoindroient l'Armée, & qu'il pourroit peut-être rentrer chez Dona Maria; mais cette dévote étant morte deux ou trois mois après ſa ſortie, ſoit de dépit, ſoit de honte de l'éclat que ſon hiſtoire avoit fait, nôtre Avanturier ne ſachant quel parti prendre, s'attacha à un paiſan qui avoit

vingt ou trente mulets à conduire, & qui transportoit d'une Ville à une autre, tantôt des grains & tantôt des étoffes. Il se fit donc Conducteur de mulets, & ne tarda pas à devenir le plus insolent & le plus effronté de ceux qui sont ce métier. Son plus grand talent surtout étoit de declamer avec emportement contre tous les usages reçus; & comme il avoit naturellement beaucoup d'esprit & de feu, il persuadoit trop facilement de crédules paisans qui l'écoutoient comme un oracle, & applaudissoient à tout ce qu'il disoit.

Un jour il fit sentir à ses camarades qu'au lieu de paier les droits d'entrée, ils devoient garder cet argent pour boire. La proposition fut reçue avec avidité, & il fut arrêté au milieu d'une campagne qu'on s'armeroit

meroit de bâtons, & que ce ſeroit de cette monnoie qu'on paieroit les Commis. Roubiouni fut choiſi pour porter la parole, & les premiers coups, ſi cela étoit néceſſaire.

Quand les Muletiers arriverent à la porte de Medina Sidonia, les Commis ne manquerent pas, ſelon leur coutume, de demander les droits dûs au Roi. Un d'eux s'étant préſenté pour fouiller: *Tu es mort*, s'écria Roubiouni, en lui déchargeant un coup de ſon fouet ſur la tête, & en effet il fit voler la cervelle du malheureux Emploié, & l'étendit mort à ſes pieds. Deux autres Commis, témoins de ce meurtre, criérent au ſecours en mettant l'épée à la main. A l'inſtant les Muletiers font pleuvoir ſur eux une grêle de pierres. Les vitres du Bureau furent briſées, les Régiſtres dé-

chirés, le Comptoir pillé, & les Gardes de la porte obligés de s'enfuir.

Roubiouni & ſes compagnons entrerent triomphans dans la Ville, ſe vantant d'avoir aboli les impôts. Leur premier ſoin fut d'aller dépenſer au Cabaret l'argent de la Ferme des Aides. A peine y étoient-ils entrés, qu'ils apprirent de bonne part que cinq ou ſix Cavaliers étoient commandés pour les arrêter à une lieue de la Ville, quand ils retourneroient chés eux. Cet avis déconcerta tellement nos intrépides Muletiers, que le Chef de l'entrepriſe aiant lû ſur leur viſage la frayeur dont ils étoient pénétres, crut que de tels gens pourroient fort bien l'abandonner dans le péril, & que le plus ſûr étoit de ſe tirer adroitement de ce mauvais pas.

Il ne dit rien de cette résolution secrette à ses camarades; au contraire leur aiant représenté que quinze hommes pouvoient en battre six, il les rassura & fit semblant d'aller acheter des pistolets de poche, afin d'être en état, disoit-il, de faire face à l'ennemi.

Il sortit en effet: mais ce fut pour aller chez une vieille femme de sa connoissance, qui lui prêtoit souvent des habits de caractere, sous lesquels il faisoit de tems en tems d'assez bons coups sur les grands chemins: car quand il étoit désœuvré chez son maître le Muletier, il prétextoit des raisons d'aller à Medina Sidonia, & il dévalisoit les passants. Il choisit donc chez cette recéleuse des habits de Cordelier, & sous ce nouvel accoutrement il prit audacieusement le

chemin où il ſçavoit que les ſix Cavaliers étoient poſtés. Le Brigadier croiant voir un Religieux, lui demanda s'il n'avoit pas vu des Muletiers ſur la route. *Monſieur*, répondit Roubiouni, *on prétend que vous êtes trahis, & que ces coquins tâchent de gagner Cordoüe.*

Le Brigadier trompé par cette fauſſe confidence, partit avec ſa troupe à toute bride, & courut, dit-on, juſqu'à cette Ville. Roubiouni voiant que ce tour lui avoit ſi bien réuſſi, retourna promptement à Medina Sidonia, inſtruiſit les Muletiers de tout ce qui s'étoit paſſé, leur conſeilla de retourner chez eux, & reconduiſit lui-même ſes mulets chez ſon Maître à qui il dit adieu, après s'être fait paier de ſes gages. Il avoit eu ſoin avant tout de recevoir mille piaſtres d'un

Marchand, & il ſe garda bien de les remettre au Paiſan qu'il ſervoit. Il partit donc emportant l'eſtime & l'argent de Jacques Hurpinos, qui ſçut trop tard que Nicolas Roubiouni avoit enlevé le plus clair de ſon bien, après avoir aſſaſſiné un Commis.

CHAPITRE V.

Roubiouni à Malaga.

Roubiouni fit tant de diligence qu'il arriva à Malaga. Quoiqu'il ſe crût en ſureté dans cette Ville, il jugea à propos de ſupprimer le fameux nom de Roubiouni, & de ne ſe plus faire appeller que Nicolas. Confondu à Malaga dans la troupe des Etrangers qui frequentent cette Ville, & commercent dans ſon port, il vecut du-

rant près de 10 ans, n'aiant pour tout bien que les mille piaſtres de Hurpinos, & beaucoup d'induſtrie. On ſent que ſes finances baiſſoient de jour en jour ; c'eſt même un prodige, que s'étant adonné au jeu, il ait pû ſubſiſter ſi long-tems : mais il étoit adroit comme nous l'avons déjà obſervé.

Cependant ſe trouvant ſans le ſol en 1743, il réſolut de fréquenter les Egliſes de nouveau : mais comme il étoit trop connu à Malaga pour y jouer le role de homme inſpiré, il crût devoir changer le lieu de la ſcene. Il courut donc de Ville en Ville, & ſe fixa enfin à Saragoſſe où les Jéſuites ont une très-belle maiſon.

Il eut beau faire le ſaint dans ce païs-là, il n'y trouva point de dévo-

tes, moins encore de bourſes à couper. Les Arragonois ſont toûjours, dit-on en ſentinelle autour de leur gouſſet; & l'on prétend même que ceux d'entr'eux qui ont de l'argent ſont ſi ombrageux qu'on n'en peut approcher de cent pas.

Roubiouni voiant que le Ciel d'Arragon étoit de fer & d'airain pour lui, & qu'il pourroit très-bien arriver qu'il y mourût de faim, ſe détermina enfin après deux ans paſſés dans la plus extrême indigence, à embraſſer un état ſolide qui lui aſſurât du moins la nourriture & l'habit. Il étoit fatigué de la vie errante & vagabonde qu'il menoit depuis ſi long tems: il avoit d'ailleurs l'affaire de Medina Sidonia ſur le cœur, & il craignoit à chaque inſtant d'être arrêté. La vie des Car-

touches de ce pais-là qu'il avoit lûe dans ſes momens de délaſſement, l'avoit touché ; & comme il étoit homme de tête, il jugea qu'en vivant comme eux, il pourroit très-bien finir de même.

Ces réflexions fortifiées par la néceſſité cruelle qui le preſſoit, l'engagerent à ſolliciter ſon entrée dans quelque Maiſon Religieuſe.



CHAPITRE VI.

Nicolas eſt reçu Jéſuite.

Nicolas ſe préſenta au Recteur des Jéſuites pour être reçû dans la Compagnie en qualité de Frere. Il dit qu'il ſçavoit la cuiſine, que d'ailleurs il étoit fort & vigoureux, & qu'on l'emploieroit aux fonctions

ausquelles on le croiroit propre. Le Recteur aiant fait d'abord quelque difficulté ſur ſon âge, car Nicolas avoit alors trente-neuf ans, crut devoir l'éprouver au moins durant trois mois. Au bout de ce tems, ce Pere croiant appercevoir en lui de la douceur, de la modeſtie, & ſur-tout beaucoup de vocation pour l'Ordre, le reçut enfin, & l'envoiât au Noviciat. Il s'y comporta ſi bien que l'on crut devoir s'aſſurer pour toûjours d'un ſi bon Sujet, & comme il demanda à faire ſes vœux, on n'eut garde de s'y oppoſer. On l'envoia enſuite dans un College de la Compagnie, où il fut chargé de la dépenſe. Comme il avoit de l'argent en abondance, & qu'on ne lui demandoit presque aucun compte de l'emploi qu'il en faiſoit, par ce

qu'il avoit les dehors d'un parfait Religieux, toutes ſes paſſions ſe rallumerent, il chercha à les ſatisfaire ſans ſcrupule. Il ne s'appliqua qu'à ſauver les apparences. Comme il étoit obligé de faire les proviſions, il s'éloignoit aſſés ſouvent de douze ou quinze lieues de la Ville, ſous prétexte de chercher le bon marché. Car il paſſoit pour très œconome, & quoiqu'il donnât peut-être plus de mille écus par an à ſes plaiſirs, on étoit perſuadé que les finances de la Maiſon n'avoient jamais été ſi bien adminiſtrées, tant il eſt vrai que des hommes d'ailleurs très éclairés, peuvent être la dupe d'un coquin.

CHAPITRE VII.

Frere Nicolas devient éperdûment amoureux d'une jeune Eſpagnole.

Dans ſes différens voyages, Frere Nicolas eut occaſion de voir pluſieurs fois une jeune perſonne de quinze ou ſeize ans, fille unique d'un riche Marchand établi à Hueſca. Elle s'appelloit Dona Victoria Fortieri. Beaucoup de modeſtie ajoûtoit à ſa rare beauté, & comme elle avoit d'ailleurs une dot très-honnête, elle étoit recherchée par les jeunes gens des meilleures Maiſons de la Ville.

Qui croira que Roubiouni, que Frere Nicolas eût imaginé de ſe met-

tre ſur les rangs ? Il le fit cependant, & malheureuſement pour la belle Victoria, avec trop de ſuccès.

Il faut développer cette intrigue pour faire connoître le perſonnage.

Frere Nicolas loua un appartement dans le voiſinage de Dona Victoria. Il commença avant tout par ſe faire faire de très beaux habits ; & comme il n'étoit pas connu dans cette Ville, il s'y montra ſous l'extérieur d'un laïc, & chercha à s'introduire chez M. Fortieri. Il ne tarda guéres à être un des meilleurs amis de ce Marchand que l'apparence de la probité trompa, parce qu'il étoit lui-même un très parfaitement honnête homme.

Frere Nicolas ſe fit paſſer pour un bon Gentilhomme d'Andalouſie, qui

avoit vendu ſon Régiment, & un peu de patrimoine pour vivre tranquile & dans l'aiſance : il inſinua même que s'il trouvoit à Hueſca une perſonne qui lui convînt, il ſe fixeroit volontiers en Arragon, où il ſe portoit beaucoup mieux que dans ſon païs natal.

Cependant comme il ne pouvoit s'abſenter plus de trois ou quatre jours de ſuite de ſon Couvent, il reprenoit au tems marqué les habits de S. Ignace, & partoit, durant la nuit, de la Ville où demeuroit la charmante Victoria. Il continua ce manége pendant près de ſix mois, & enfin il ſuppoſa tant de lettres & tant de papiers de toute eſpece, que M. Fortieri qui n'approfondiſſoit pas trop les choſes, le crut un très bon parti pour ſa fille.

CHAPITRE VIII.

Frere Nicolas ſe marie à la face de toute une Ville.

Cet infame Séducteur oſa donc au mépris de ſes vœux faire publier des Bancs ſous le nom de Comte de la Emmadès, & ſe marier à la vûe de toute une Ville où il pouvoit être reconnu à chaque inſtant.

Il vécut avec Dona Victoria près d'un an, c'eſt-à-dire juſqu'en 1752 que ſes Supérieurs aiant cru appercevoir quelque choſe d'équivoque dans ſa conduite, jugerent à propos de l'envoier à quarante lieues de Saragoſſe, pour être Portier d'un Noviciat;

Ce déplacement fut un coup de foudre pour Frere Nicolas qui voioit par-là tous ſes projets dérangés. Car quoiqu'il ſe ſuppoſât éternellement des affaires preſſantes pour pallier ſes fréquentes & longues abſences d'auprès de Victoria Fortieri, il la voioit cependant deux ou trois fois par mois, & paſſoit pluſieurs jours de ſuite avec elle. Il avoit ſoin d'ailleurs de lui fournir, *aux depens de la Compagnie*, tout ce qui lui étoit néceſſaire. Il ſe vit donc contraint de l'abandonner pour toûjours, la laiſſant groſſe d'un garçon dont elle accoucha cinq mois & demi après ſon départ.

Frere Nicolas ſe douta bien que ce miſtere éclateroit, & qu'il n'étoit point en ſûreté en Eſpagne. Dans cette étrange poſition, il auroit bien

voulu quitter pour jamais ſon habit & ſa Patrie ; mais comme on commencoit à éclairer ſes démarches, & qu'il étoit ſans argent, car il n'avoit pas pû emporter la dot de Mademoiſelle Fortieri, il demanda à ſuivre les Miſſionaires qui partoient pour l'Amérique. On le lui permit ſans peine, parce qu'il s'étoit laiſſé entamer, & qu'on croioit que c'étoit le moien d'être débarraſſé d'un aſſez mauvais ſujet. En attendant le départ des RR. PP. on le mit pour quelque mois dans une Maiſon où on ne lui donna point d'emploi.

CHA-

CHAPITRE IX.

Révolte de Frere Nicolas, & de quelques autres Freres Jésuites.

Ce fut vers ce tems-là, c'est-à-dire au commencement de 1753, que les Prêtres de la Société crurent devoir se faire distinguer des Freres laïcs dans l'intérieur de leurs Maisons. Il parut tout simple de pratiquer ce qui étoit déjà en usage en France & en plusieurs autres païs parmi les Jésuites, c'est-à-dire, de faire un Réglement qui astreignît les Freres laïcs à porter un chapeau en tout tems.

Il revint quelque chose de cette innovation aux Freres qui étoient

en grand nombre dans la Maiſon où ſe trouvoit alors Frere Nicolas. Auſſi-tôt ils s'aſſemblent en tumulte, & déliberent pour ſçavoir ce qu'il convenoit de faire dans des circonſtances ſi délicates & ſi critiques. Les avis furent partagés ſur le parti qu'il falloit prendre : enfin Frere Nicolas déclara que ſi on vouloit les forcer à porter le fatal chapeau, il falloit prouver aux Supérieurs que les Freres, tout Freres qu'ils ſont, n'ont pas moins d'autorité dans la Compagnie que les Prêtres, & que ſi l'on perſiſtoit à exiger une choſe auſſi déraiſonnable, il falloit quitter la Société, & mettre le feu au Couvent.

Les Freres quoique fort irrités, aiant rejetté cet avis comme trop violent, chercherent à prouver aux

PP. Jésuites qu'il falloit que chaque chose restât en sa place, & pour cela, voici l'expédient dont ils s'aviserent.

Toutes les portes extérieures de la Maison furent fermées. Le service accoutumé fut interrompu. Les Freres ne firent ni pain ni cuisine, ensorte que les Prêtres se voiant affamés, auroient couru grand risque de paier chérement le privilège exclusif du Bonnet, si le Pere Recteur qui étoit un homme prudent, & qui voioit que les esprits s'échauffoient, n'eût promis de ne rien changer, jusqu'à ce que le R. P. Général eût prononcé sur une matiere aussi grave & aussi importante.

CHAPITRE X.

Frere Nicolas s'embarque pour l'Amérique.

Cependant M. Fortieri qui n'avoit pas vû ſon Gendre depuis près d'un an, faiſoit des perquiſitions de tous côtés, écrivoit à tous ſes amis & dans toutes les Villes d'Eſpagne pour tâcher d'en avoir des nouvelles.

Dona Fortieri ſurtout étoit dans une inquiétude mortelle. Elle ne ſçavoit à quoi attribuer l'abſence de celui qu'elle croioit ſon mari. Car il faut obſerver que quoique ce ſcélerat fut paîtri de vices groſſiers & de défauts ſans nombre, il avoit

sçu se déguiser si bien auprès de Victoria qu'elle n'avoit crû trouver en lui qu'un époux attentif, fidéle & complaisant.

Frere Nicolas entendit parler de son histoire à Cadix, où les Missionnaires s'étoient rendus pour l'embarquement, & quoiqu'il ne fût pas facile de découvrir qu'elle le regardât de si près, il ne laissoit pas que d'en concevoir de l'inquiétude; & il ne se sentit véritablement à son aise que quand il se vit en pleine mer. La traversée fut heureuse, & les Missionnaires arriverent au lieu de leur destination après une navigation de trois mois & demi.

CHAPITRE XI.

Frere Nicolas arrive à Buenos-Aires.

On débarqua à Buenos-Aires, Capitale de Rio de la Plata. Il y avoit alors dans cette Ville quelques mouvemens qu'on vint assez difficilement à bout de calmer. Ils avoient été occasionnés par un traité qui venoit d'être signé à Madrid & à Lisbonne. Le Roi très-Fidéle cédoit au Roi Catholique l'Isle de S. Gabriel, & la Cour d'Espagne donnoit en échange quelques Provinces voisines du Brésil. *

* Traité conclu entre l'Espagne & le Portugal en 1752.

Ces circonſtances parurent très propres au Frere Nicolas, pour faire éclater les horribles projets qu'il méditoit depuis longtems. Cependant comme il craignoit le crédit des Jéſuites, & qu'il pouvoit auſſi bien être arrêté à Buenos-Aires qu'à Madrid, parce que cette Ville eſt très-bien gouvernée, il ſe déguiſa & paſſa avec beaucoup de promptitude dans la nouvelle Colonie, aurrement appellée l'Isle de S. Gabriel. Il n'y fut pas plûtôt arrivé que, comme il avoit ſes vûes, il s'appliqua uniquement à apprendre la Langue Indienne. C'eſt un jargon barbare, lequel n'étant aſſujetti à aucuns principes, eſt par conſéquent très-difficile à ſaiſir.

Cependant au bout de quelques

mois, Nicolas en sçut assez pour se faire entendre de ceux dont il vouloit se faire des partisans. Il s'appliqua sur-tout à les gagner, en distribuant aux Principaux d'entr'eux des liqueurs fortes dont il avoit fait une ample provision à Cadix au nom des Missionnaires, & qu'il avoit trouvé le secret de faire passer dans l'Isle de S. Gabriel.

CHAPITRE XII.

Révolte des Indiens.

Nicolas commença par s'insinuer adroitement dans leurs esprits, & comme les Naturels du païs étoient en beaucoup plus grand nombre que les Portugais dans cette Colo-

nie, il tâcha de réveiller au ſond de leur ame ces ſentimens de haine que les Européens y ſont naître par leur inhumanité. Il leur repréſenta que c'étoit à eux ſeuls qu'on en vouloit par cet échange ; que, quand ils ſeroient une fois ſous la domination eſpagnole, ils devoient s'attendre à l'eſclavage & à la mort, parce que les Eſpagnols perſuadés qu'ils avoient aidé les Portugais à ſe fortifier dans cette Isle, & à s'y maintenir ſi longtems, méditoient d'en tirer la vengeance la plus éclatante, & la plus capable de contenir déſormais les Peuples dans l'obéiſſance & le devoir.

Ce tiſſu d'impoſtures préſenté avec des apparences de réalité à des Peuples naturellement crédules & ſoupçonneux, alluma dans leur

cœur la fureur la plus étrange. On ne ſçauroit ſe peindre les horreurs qu'ils commirent alors dans cette malheureuſe Isle. Les Portugais furent preſque tous maſſacrés. Nicolas avoit crû devoir faire tomber ſur eux les premiers coups des Indiens, afin de les rendre irréconciliables avec le reſte de la Nation. On ſçait aſſez, ſans que je le diſe ici, que rien n'eſt comparable à l'antipathie que les Indiens ont naturellement pour les Eſpagnols & pour les Portugais: mais il faut l'avouer, ce n'eſt pas ſans raiſon. Qu'eſt ce qui ignore en effet que les Européens, lors de leurs Conquêtes dans le nouveau Monde, n'y établirent leur dominatiou qu'en immolant à leur rage des millions de malheureux Sauvages dont tout

le crime étoit d'avoir combattu pour la Réligion de leurs Peres, & pour la Patrie. Ceux à qui on laiſſa la vie furent réduits en eſclavage & confinés dans des mines, où l'avarice inſatiable de leurs nouveaux maîtres les accabla de travaux & de mauvais traitemens. C'eſt de-là qu'eſt née dans le cœur des Indiens échappés aux fers des vainqueurs; cette haine implacable qu'ils leur ont jurée. Leur ame effarouchée par le ſpectacle effraiant de crimes inconnus dans le ſein de la barbarie, ne peut être touchée des propoſitions qu'on leur fait de tems en tems, pour les inſtruire des vérités ſaintes de la Réligion. L'exemple même des floriſſantes Réductions *

* On appelle ainſi des cantons qui ſont des eſpèces de Paroiſſes gouvernées par les Jéſuites.

que les Jésuites ont établies au milieu des forêts, & dans les lieux les plus sauvages, ne peut faire impression sur eux. A peine en croient-ils leurs semblables, lorsque ceux-ci leur peignent le bonheur dont ils jouissent dans ces nouveaux établissemens. Soupçonneux à l'excès, ils se défient de tout ce qui vient des Etrangers. Ils croient toûjours qu'on en veut à leur liberté, & qu'on s'étudie à leur dresser des piéges, afin de les réduire en servitude.

Le malheur des Indiens cesseroit bientôt sans doute, si les sages Ordonnances des Rois d'Espagne & de Portugal étoient exécutées. Mais un inconvénient presqu'inévitable dans un pais si éloigné de la Cour & des yeux des Ministres, c'est qu'il

ſe trouve toûjours grand nombre d'Officiers ſubalternes qui ne craignent pas, pour s'enrichir, de commettre les injuſtices le plus criantes.

Ce n'eſt pas que les vûes des Chefs ne ſoient pures : mais obligés qu'ils ſont de s'en rapporter ſur beaucoup de menus détails, à des gens ſans mœurs, ſans probité & ſans humanité, ils ne peuvent réprimer tous les déſordres ; enſorte que ces petits Tyrans, ſous prétexte de faire obſerver les Loix, font travailler les Indiens ſans relâche & ſans ménagement. Il eſt impoſſible de décrire les excès auſquels ils ſe portent envers ces infortunés eſclaves. Les commandeurs ne ſongeant qu'à s'enrichir, & peu délicats ſur les moiens de le faire, n'eſtiment un homme qu'autant qu'il

contribue à leur fortune par son travail actuel. Ils ne veillent point par conséquent à la conservation des Indiens ; parce que, s'ils périssent, la perte est pour le Roi. C'est de-là que la plûpart d'entr'eux se livrant au désespoir, cherchent de toutes les manieres imaginables à s'échapper des souterrains dans lesquels on les traite si cruellement. S'ils en viennent à bout, ce sont pour les Espagnols ou les Portugais autant d'ennemis irréconciliables.

Souvent même ils s'attroupent, & s'armant de tout ce que la rage met sous leurs mains, ils portent la désolation, le carnage & la mort jusqu'au milieu des établissemens de leurs anciens maîtres.

Nicolas, voiant que ses cruels desseins lui réussissoient, plus même

qu'il n'avoit osé s'en flatter, s'empara du Fort du S. Sacrement, & s'y fortifia avec tout le soin imaginable. Il en confia le gouvernement à un Indien qui lui avoit paru propre à entrer dans ses vûes, par tous les forfaits dont il s'étoit souillé sous ses yeux. Les plus audacieux étoient ses plus chers confidens. C'étoient ceux-là qu'il appelloit dans leur Langue, *les Fils du Soleil & de la liberté.*

CHAPITRE XIII.

Les Missionnaires sont chassés de l'Isle de S. Gabriel.

Les Missionnaires, témoins du carnage affreux que les Indiens venoient de faire, s'étoient retirés dans

la principale Église de l'Isle, & s'occupoient à calmer par les motifs les plus puissans de la Réligion l'effroi & l'épouvante de ceux qui avoient cherché leur salut aux pieds des Autels. Ils attendoient la mort, & ils y exhortoient les tristes compagnons de leurs malheurs.

Nicolas, conduisant une troupe de fuieux vient du côté de ce Temple auguste, la fureur peinte sur le front, & le blasphême dans la bouche. Il alloit y entrer, & s'y souiller sans doute des plus horribles sacriléges, lorsque le Pere Mascarès n'écoutant alors que les mouvemens de son zèle & de sa charité, se présenta à la porte de l'Eglise, le Crucifix à la main, & parla en ces termes à cette * Horde de Barbares & à

* Troupes de Barbares.

leur

leur Conducteur impie. „Recon-„noiſſez vôtre Dieu, vos Prêtres, „& redoutez ſes vengeances.“

Ce peu de paroles prononcées avec cette énergie & ce pathétique que la Religion ſeule peut inſpirer, arrêta tout à coup ces Barbares, & ſembla les glacer d'effroi.

Nicolas s'en apperçût, & répondant fiérement au zèlé Miſſionnaire, que perſonne n'osât ſortir ſans ſon ordre, il ſe retira dans une place voiſine, où aiant rangé ſes ſoldats en ordre de bataille, il envoia dire aux Jéſuites de venir lui rendre compte de leur conduite.

Ces Peres ſe rendirent en Proceſſion dans la Place. Ils crurent que cet acte de Religion frapperoit

même la plûpart de ces Indiens qui étoient presque tous Chrêtiens, & sauveroit la vie à ceux qui se présenteroient en quelque sorte sous la sauve-garde de la Religion.

Ce qu'ils avoient prévu, arriva. Tous ceux qui les suivoient furent épargnés. Nicolas menaça seulement les Missionnaires de leur faire subir les plus grands supplices, s'ils se mêloient directement ou indirectement des affaires présentes. Aiant trouvé même qu'ils étoient en trop grand nombre, il en renvoia la plus grande partie à Buenos-Aires. Il ne doutoit pas que la révolution qu'il venoit d'occasionner n'y fût connue : ainsi il jugea qu'il ne risquoit rien en les y faisant conduire. Pour ceux que la politique lui fit retenir, il chargea quelques

Indiens affidés de veiller ſur leur conduite, & de l'inſtruire exactement de tout ce que ces Religieux feroient ou diroient. Il ne fût que trop bien ſervi ; car il en fit mourir vingt-cinq en dix-neuf jours, ſous différens prétextes.

CHAPITRE XIV.

Nicolas ſe fait proclamer Roi du Paraguai.

Nicolas fier d'un ſuccès ſi éclatant, ôſa s'arroger le nom de Roi du Paraguai. Les Indiens qui crurent être affranchis pour jamais de la domination des Européens, le lui déférerent avec de grands gris, &

de vives démonſtrations de joie. On frappa même à cette occaſion pluſieurs Médailles qu'on a vues avec indignation en Europe.

La premiere de ces Médailles repréſente d'un côté Jupiter foudroiant les Géans, & de l'autre on voit le buſte de Nicolas I. avec ces mots:

Nicolas I. Roi du Paraguai.

La ſeconde Médaille repréſente un combat ſanglant, avec les attributs qui caractériſent la fureur & la vengeance. Sur l'éxergue on lit ces mots:

La vengeance appartient à Dieu, & à ceux qu'il envoie.

CHAPITRE XV.

Conquêtes de Nicolas I.

Encouragé par cette premiere Victoire, & plus encore par l'appas du butin, Nicolas ſongea à tenter de nouvelles Conquêtes. Il auroit fort ſouhaité s'emparer de Buenos-Aires : mais ſe croiant trop foible pour une telle entrepriſe, il tourna ſes armes du côté des *Réductions*. C'eſt ainſi qu'on appelle les établiſſemens que les PP. Jéſuites ont formés au milieu de ces païs barbares. Ce fut dans la Province de l'Uraguai qu'ils jetterent d'abord les yeux pour le grand ouvrage qu'ils méditoient. Leur deſſein étoit de

conquérir à J. C. tant de vastes contrées, où le vrai Dieu n'avoit pas un seul adorateur. Rien de si grand, rien de si héroïque que ce projet; il étoit digne du zèle le plus apostolique, de ce zèle en un mot que la Religion seule peut inspirer, & soûtenir au milieu des plus grands dangers.

La Province de l'Uraguai située à l'Orient du Paraguai est invironnée d'une chaîne de montagnes, au pied desquelles on voit une fertile & riante campagne, qu'un fleuve qui a donné son nom à ce païs, arrose dans une espace de près de deux cens cinquante lieues. C'est sur les bords charmans de ce fleuve que les Missionnaires établirent les premieres Réductions. On y en compte aujord'hui plus de trente,

composées chacune de plus de sept ou huit cens habitans. C'est avec des peines incroiables que les Missionnaires sont venus à bout de civiliser ces misérables Indiens, & de leur apprendre à cultiver la terre. Enfin ils ont réussi avec du tems, du zèle & de la patience; & il y a telle Réduction qui l'emporte sur beaucoup de Villes de l'Europe par la Police admirable qui s'y observe, par les forces de ses habitans, par l'abondance des choses nécessaires à la vie, & même par les richesses. Il est vrai que ce ne sont pas certains particuliers qui ont du superflu, pendant que d'autres particuliers manquent des choses les plus nécessaires à la vie. Ces richesses sont pour tous les Indiens rassemblées dans le même lieu: c'est une espe-

ce de trésor public, duquel on tire des secours pour ceux qui sont dans l'indigence.

Ce fut de ce côté-là que Nicolas dirigea sa marche. Quand il sortit de l'Isle de S. Gabriel, il avoit à ses ordres environ cinq mille hommes, tous gens déterminés, & prêts aux plus grands crimes. Mais à peine eût-il fait cinquante lieues dans les terres, qu'une foule incroiable de brigands de toutes Nations, d'Européens & Indiens, vint offrir ses services à un si digne Chef. Nicolas les reçut avec distinction, à proportion de leur audace & de leur intrépidité. Cependant comme il se voioit à la tête de près de dix-huit mille hommes, il crût devoir partager cette armée en deux

Corps, & cotoier ſur deux colonnes le fleuve de l'Uraguai.

Un nommé Mario, qu'il avoit connu en Eſpagne, lui parût capable de commander ſous lui cinq mille hommes qu'il détacha du gros de l'armée. Ce Mario avoit ſervi quelque tems dans ſon païs en qualité de Sergent, & il n'en étoit ſorti que, parce qu'aiant déſerté pluſieurs fois, il méritoit la mort ſuivant les Loix de la diſcipline militaire.

Il faut avouer que ce fut un bonheur pour Nicolas d'avoir rencontré un tel homme au milieu des déſerts du Paraguai ; car comme il ignoroit abſolument l'art de la guerre, ſes Indiens, faute d'entendre les évolutions militaires, mar-

choient & combattoient en désordre. C'est ce qui engagea Nicolas à s'arrêter auprès de S. Dominique, Réduction très considérable qu'il ruina entiérement, afin que Mario pût discipliner ces Barbares, les diviser par Compagnies, leur apprendre à se rallier dans un combat, à marcher en avant, à distinguer leurs Officiers, & à être attentifs aux différens ordres qu'on leur donnoit, afin de les exécuter fidelement.

Cependant Nicolas qui n'avoit encore été qu'un Roi confondu dans la foule, résolut de prendre des ornemens convenables à sa nouvelle dignité. Il se couvrit les épaules d'un manteau d'écarlate dont les boutons étoient de cuir doré. Il avoit une large ceinture de soie verte, relevée de plusieurs petits mor-

ceaux de verre ; ce qui eſt un grand ornement dans ce païs. A ſon côté étoit ſuſpendu un large coutelas qui n'a jamais été enſanglanté que du ſang des ſiens ; car quand on l'offenſe, il ſçait ſe faire juſtice à lui-même de la maniere la plus terrible. On compte juſqu'à cent ſoixante Indiens tués de ſa propre main pour n'avoir pas, faute d'intelligence, bien exécuté ſes ordres. Il ſe choiſit auſſi des Gardes qui l'eſcortoient avec un faſte ridicule au milieu des déſerts du nouveau Monde. Il affectoit encore de ſe faire porter par des eſclaves, & c'étoit à qui auroit l'honneur d'être choiſi pour un ſi noble emploi. Un Européen précédoit ce pompeux cortége, l'épée haute, & menaçant de la mort quiconque n'obéiroit pas au Roi ſon maître.

On dit cependant que les jours de bataille, il ſe contente de commander & de combattre par ſes Généraux. Soit raiſon politique, ſoit lâcheté, il n'expoſe plus une tête ſi précieuſe aux dangers qui ſont inſéparables des expéditions militaires. C'eſt un Roi d'Orient qui fait la guerre du fond de ſon Sérail.



CHAPITRE XVI.

Combat entre Nicolas I. & quatre Réductions que le danger avoit réunies.

La marche de ce phantôme de Roi jetta la conſternation au milieu des Réductions. Les Miſſionnaires ſçavoient ce qu'ils avoient à craindre

d'une troupe de ſurieux qui ne reſpiroient que le ſang & le carnage. Cependant l'orage étant prêt à fondre ſur eux, ils s'aſſemblent & délibérent ſur ce qu'ils doivent faire pour le conjurer. Il fut réſolu qu'on iroit au devant de Nicolas pour tâcher d'obtenir de lui qu'il n'attaquât point de pauvres Indiens qui ne l'avoient jamais offenſé, & qui ne s'oppoſoient nullement à ſon paſſage.

On députa à cet effet huit Miſſionnaires qui ſe firent ſuivre de cent robuſtes Indiens chargés de rafraîchiſſemens, & de tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans les Réductions. Dès qu'ils furent à la vûe du camp de Nicolas, deux des Miſſionnaires s'avancerent avec confiance & demanderent à parler au Chef.

Ces Miſſionnaires furent conduits à la tente du Capitaine des Gardes. C'étoit un Anglois qui avoit paſſé les mers pour mettre quelqu'intervalle entre lui & l'échafaut. Après avoir fait longtems attendre ces Députés, il parut enfin, & reçut les Peres avec un dédain inſultant. *Il vous convient bien*, leur dit-il en eſpagnol, *d'oſer reſiſter au plus grand Roi du Monde. S'il m'en croit, il vous exterminera tous.* Un des Peres aiant voulu lui répondre, qu'ils n'avoient jamais prétendu s'oppoſer à Nicolas, qu'ils venoient le ſupplier de ne les pas traiter en eſclaves, il les interrompit brutalement, en leur ordonnant de le ſuivre.

Il y avoit un triple retranchement autour de la tente de Nicolas. C'étoit de larges foſſés d'une profon-

deur étonnante. Trois cens Indiens étoient cantonnés au fond de chacun de ces foſſés. Au centre de cette circonvallation étoit une tente, ou édifice mobile. On n'y pouvoit parvenir que par trois iſſues oppoſées entr'elles. Ce brigand avoit crû devoir prendre ces précautions pour la ſûreté de ſa perſonne, & pour inſpirer à ceux mêmes qui l'avoient fait ce qu'il étoit, du reſpect pour leur ouvrage.

Les Miſſionnaires aiant été enfin introduits dans l'endroit où Nicolas donnoit ſes audiences, il les reçût avec cet appareil ridicule de grandeur qu'un vil Chef de voleurs croioit ſe donner, en imitant mal le cérémonial de la Cour d'Eſpagne, où il n'avoit jamais connu que des valets.

Les Jésuites voulant se conformer aux mœurs du lieu où ils se trouvoient, & fléchir un Barbare qui ajoutoit à l'orgueil espagnol la férocité d'un Sauvage, s'approcherent de lui respectueusement, & lui tinrent ce discours.

„Illustre Chef d'un Peuple libre, „des Indiens qui sont vos freres, & „qui redoutent vôtre colere, nous „ont envoiés vers vous pour vous „dire : le Dieu que nous adorons „protége ceux qui ne font point „d'injustices. Voudriez-vous ré„duire en esclavage des malheureux „qui ne possédent d'autres richesses „que celles qu'ils arrachent à la ter„re avare ? Nous vous envoions „des fruits que nos laborieuses „mains ont cueillis dans des lieux, „où il n'y avoit jadis que des ron-

„ces

„ces & des ſerpens. Puiſſent ces „préſens champêtres vous être agré-„ables, & détourner deſſus nos tê-„tes les fléches de vos redoutables „Guerriers. Les Robes * noires „nous aſſurent que vous êtes nôtre „frere en J. C. & que vous ne vou-„lez pas nous perdre.

Nicolas répondit en peu de mots: „Que les Réductions ne s'oppoſent „point à mon paſſage, ſinon vous „en répondrez. Dieu abandonne „ce païs à ceux qui ſçavent combat-„tre & vaincre.

Nicolas affectoit ce ton oriental d'après quelques mauvais livres qu'il avoit lûs étant Portier chez les Jéſuites. Il croioit que cela ajoûtoit à la dignité du perſonnage qu'il

* Les Jéſuites.

faiſoit. Ses réponſes étoient toûjours myſtérieuſes. Il y avoit néanmoins de la politique dans cette conduite, & plus d'art qu'on auroit été tenté d'en ſoupçonner dans un tel homme.

Les Miſſionnaires s'en retournerent aſſez contens, parce qu'il leur paroiſſoit que leurs préſens avoient été bien reçus. Les Grands de la Cour de Nicolas paroiſſoient enchantés de quelques centaines de couteaux, de ciſeaux & de choſes ſemblables que les Jéſuités avoient diſtribués avant leur départ. Mais ces Peres comptoient ſurtout ſur la protection d'une eſpece de premier Miniſtre de Nicolas. Ils l'avoient mis dans leurs intérêts, en lui faiſant préſent d'une agraffe d'argent, d'une paire de boucles d'argent, &

d'un aſſez beau couteau dont le manche étoit travaillé avec gout.

Ce Vizir de nouvelle inſtitution n'avoit encore rien vû de ſi beau dans le Palais ambulant de ſon Maître. Il promit donc la paix aux Jéſuites, & l'on prétend même qu'il parla beaucoup pour eux à Nicolas, en lui montrant les préſens qu'on lui avoit faits. Mais Nicolas qui ſçavoit que cet Indien avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit des Sauvages, & qui craignoit que ſon ardeur ne ſe refroidît, lui dit en peu de mots: „Cacique, on te trom-„pe. Les Robes noires ont des „appartemens remplis de pareilles „curioſités. Allons dans les lieux „qu'ils habitent, nous choiſirons.

Ce peu de paroles ralluma le courage du ſtupide Indien. Il fit bril-

ler aux yeux des ſiens les libéralités des Jéſuites ; & ce que ces Peres croioient devoir leur procurer une paix durable, fut juſtement ce qui attira ſur eux le poids de la guerre la plus funeſte & la plus ſanglante. *Non hos ſervatum munus in uſus.*

A peine les Jéſuites avoient-ils conſolé leurs chers Indiens, que la joie qu'ils avoient répandue parmi eux ſe convertit bientôt en triſteſſe & en deuil. On vit arriver de toutes parts dans les Réductions ceux des Néophites qui ſont chargés en tout tems de battre les campagnes de peur des ſurpriſes. Ils publioient qu'une armée formidable s'avançoit du côté des Réductions, & que les cruautés que ces brigands exercoient étoient incroiables. Ils diſoient que pluſieurs d'entr'eux

avoient été dévorés par ces Anthropophages. En un mot ils racontoient des choſes trop capables d'effraier une timide populace toûjours ſuſceptible des impreſſions que font ſur elle les récits extraordinaires.

Les Corrégidors & les Jéſuites aiant tenu conſeil de guerre, il fut réſolu qu'on aſſembleroit tous les Indiens capables de combattre, qu'on leur diſtribueroit des armes, & qu'on s'avanceroit en bon ordre dans la campagne afin de couvrir les Réductions.

Mais à peine avoit-on fait une lieue qu'on apperçût l'armée de Nicolas, qui marchoit à petits pas, & en ordre de bataille.

Les Corrégidors aiant diſpoſé leur troupes le plus avantageuſement qu'ils purent, députerent un Hérault vers Nicolas pour lui demander s'il apportoit la paix ou la guerre. Mais à peine l'Envoié fut-il à portée de l'avant-garde ennemie qu'un Portugais le tua d'un coup de fuſil.

Cette barbarie aiant été commiſe à la vûe des Corrégidors & des Jéſuites, on ne douta plus qu'il n'en fallût venir aux mains avec un ennemi ſi féroce & ſi ſanguinaire. En effet, à peine les deux armées ſe trouverent-elles en préſence, & à la portée de la Mouſqueterie, qu'un Parti d'aventuriers commandés par le Capitaine des Gardes dont nous avons déjà parlé, vint fondre avec furie ſur les troupes des Ré-

ductions. Le choc fut rude, & peu de ces Barbares échapperent à l'épée des Néophites. Il eſt vrai que les vainqueurs paierent chér cet avantage; car ils perdirent près de ſix cens hommes de leurs meilleures troupes: mais ce qui fut pour eux plus funeſte que ne l'eût été une défaite complette, ce fut la mort du Cacique Dom Louis de Marica. Ce brave homme s'étant trop expoſé en voulant donner des ordres pendant le premier feu, reçût un coup de fléche dans la tempe droite, dont il expira ſur le champ. Les ſoldats Indiens, quoique naturellement fort braves, ſe voiant ſans Général, perdirent tout-à-fait courage. Ce fut dans ce moment critique que le gros de l'armée de Nicolas vint tomber ſur les trou-

pes des Réductions. Elles ne rendirent presque plus de combat, & se débanderent, en poussant des cris lamentables, & en se recommandant aux prieres des Missionnaires. Il s'en fit un carnage épouvantable. Mais ce qui se passa ensuite dans les Réductions est digne de larmes éternelles. Ensevelissons dans l'oubli le plus profond les profanations, les sacriléges & les horreurs dont ces tristes climats viennent d'être témoins. On ne pourroit les décrire qu'à la honte de l'Humanité. Ces abominations furent telles que des Hurons, ou des Cannibales de sang froid en auroient été pénétrés d'horreur. Les quatre Réductions qui s'étoient réunies pour détourner le malheur commun, & tous les Missionnaires aiant été inhumainement massacrés, Nico-

las ſondit comme un torrent impétueux ſur toutes les Peuplades qui ſont entre le Parana & l'Uragai. Ce furent partout les mêmes dévaſtations, & malheureuſement pour ces Peuples infortunés, Mario ſeconda trop bien infame Brigand à la fortune duquel il s'étoit attaché.

Le bruit des victoires de Nicolas aiant été porté juſqu'aux Mammelus, ces peuples lui députerent une célebre Ambaſſade, & l'inviterent à ſe rendre à Saint Paul, pour y établir le ſiége de ſon Empire.

Il ne ſera pas hors de propos de donner une deſcription abrégée de cette Ville & des mœurs de ſes Habitans.

La Ville de Saint Paul, qu'on nomme autrement Paratininga, eſt

ſituée au-delà de Rio Janeiro, & vers le Cap de Saint Vincent, à l'extrémité du Bréſil. Ce furent les Portugais qui bâtirent cette Ville: mais à peine y furent-ils établis qu'il leur arriva ce qui étoit arrivé aux anciens Romains : ils manquerent de femmes. Ils ſe virent donc contraints d'en prendre chez les Indiens. De ces mariages bizarrement aſſortis, naquirent des enfans qui eurent tous les défauts de leurs meres, & peut-être ceux de leurs peres, ſans avoir aucunes de leurs vertus. La ſeconde génération étoit déjà dans un tel décri, que les Villes voiſines auroient cru ſe déshonorer, ſi elles euſſent continué de vivre en commerce avec des peuples ſi corrompus. Pour marquer même le ſouverain mépris

qu'on avoit pour eux, on leur donna le nom de *Mammelus*, nom ſous lequel ils ont été connus depuis.

Il y a déjà long-tems qu'ils ont ſecoué le joug du Portugal & qu'ils n'obéiſſent plus aux Gouverneurs envoyés dans ce païs par le Roi très-fidele. Il s'eſt donc formé dans cette Ville une eſpece de République, qui a ſes Loix & ſon Gouvernement particulier.

Il eſt bon encore de remarquer que cette Ville s'eſt formée comme l'ancienne Rome du rebut de toutes les Nations. C'eſt l'aſyle de tous ceux qui ſe ſont dérobés aux ſupplices dûs à leurs crimes, ou qui cherchent à mener impunément une vie licentieuſe. Les Negres fugitifs, les Voleurs, les Aſſaſſins, ſont ſûrs d'y être bien reçus.

La ſituation avantageuſe de Saint Paul & les Fortifications que les Habitans y ont fait faire, ont fait perdre aux Rois de Portugal l'eſpérance de remettre cette Ville dans le devoir ; & même encore aujourd'hui, ſi les Mammelus paient un cinquiéme de l'or qu'ils tirent de leurs mines, au Roi très-Fidele, ils ont grand ſoin, en paiant, de proteſter qu'ils ſont indépendans, & que c'eſt un préſent qu'ils font au Roi de Portugal, pour lui témoigner le reſpect qu'ils ont pour ſa Perſonne ſacrée.

CHAPITRE XVII.

Nicolas I. reconnu Roi du Paraguai & Empereur des Mammelus.

On ne doit pas être ſurpris que les

Mammelus frappés de l'éclat des conquêtes de Nicolas, lui aient offert la Ville de Saint Paul & la Couronne Impériale. Ces peuples ne vivant euxmêmes que de brigandages, ont été bien aises de se donner un Chef accrédité. Ce fut à Ciudad Réal que les Envoiés de Saint Paul le joignirent, & lui firent les offres les plus brillantes & les plus flatteuses.

Nicolas se hâta de se rendre dans cette Ville. Il chargea un de ses principaux Officiers de faire construire des voitures sur les bords du Parana, & de les charger du butin immense qu'il avoit embarqué sur ce fleuve dans des Balses ou Batteaux de transport en usage dans ce Païs. Pour lui, il partit à la tête de six mille hommes d'élite. & fit son entrée dans Saint Paul le 16. Juin 1754, avec

toute la pompe d'un grand Roi qui triomphe de ſes ennemis, après avoir terminé une guerre juſte & légitime. On dit que le 27 de Juillet ſuivant il fut couronné Empereur des Mammelus dans la principale Egliſe de Saint Paul: (car il y a dans cette Ville beaucoup de Religieux, ainſi que très peu de Religion, & que tous les Habitans lui ont prêté ſerment de fidélité. On publie encore qu'il fait travailler à un Code de Loix appropriées ſans doute aux mœurs & au caractere du Souverain, & des Sujets. Au reſte, comme on ne ſçait rien de plus détaillé ſur Nicolas I. & qu'on attend inceſſamment de nouveaux Mémoires, on donnera la ſuite de cette Hiſtoire, dès qu'on les aura reçus.

FIN.



TABLE.



